

Lire, avril 1998.

Portrait. Paule Constant, par Catherine Argand.

Cette femme douce est révoltée depuis l'enfance. Fillette terrorisée par son «governator» de père, elle a «survécu à sa vie» en surmontant une montagne d'interdits. Dans *Confidence pour confidence*, Paule Constant donne corps à quatre femmes de sa génération dressant le bilan de leur vie.

Paule Constant, la douce, la drolatique, est comme Colette. On croit tenir l'une en pensant «ouistiti des tropiques» et l'autre en disant «chat», mais il n'en est rien. Toutes les deux vouent un culte au bouledogue français. Ceux de Colette se prénomèrent Souci et Toby-Chien. Celui de Paule Constant s'appelle Justine et se présente comme suit: «*Des oreilles de chauve-souris, un cou de vache, un corps de cochon, un arrière-train de taureau et des pattes d'éléphant.*» Tout un zoo pour consoler l'auteur de s'être raté de si peu le Goncourt en 1994. Bah! ... Celle qui vit loin de Paris dans une ruelle enjôleuse d'Aix-en-Provence jure que Justine vaut bien un échec et nous offre en guise de huitième roman une comédie bien frappée: à l'issue d'un colloque universitaire à Middleway, Kansas, quatre femmes en route pour la cinquantaine sont réunies dans la maison de l'une d'elles et entreprennent de vider leur sac. Babette la myope vient d'être plaquée, Gloria la cataclysmique essaie de plagier Aurore, l'écrivain français diaphane, tandis qu'une actrice norvégienne, Lola, cherche le cri primal pour oublier l'alcool. Sur le mode «Je suis venue, j'ai vu, j'ai vaincu, et alors?», les donzelles dressent le bilan de leur vie dans une atmosphère de surchauffe typiquement féminine. «Les univers de tous mes romans sont concentrationnaires», explique Paule Constant. Après l'Afrique (*Ouregano, Balta, White spirit*), l'enfance (*Propriété privée, Le grand Ghâpal, Un monde à l'usage des demoiselles*) et le baigneur (*La fille du Governator*), elle change de registre avec *Confidence pour confidence*, un roman sur le ton de l'humour. Parmi les rires, chacune de ses quatre femmes porte, comme une cicatrice, le souvenir douloureux d'un abandon. C'est là la marque de Paule Constant. Une marque à perpétuité.

Vos quatre femmes ont réussi à la force du poignet. Pour autant, elles n'ont pas très bonne mine. Seriez-vous antiféministe ?

Paule Constant. Je ne le vois pas comme ça. Si le roman est un brin féroce, c'est que j'ai décidé de ne pas farder la réalité. Veillir, c'est lourd à porter, contrairement à ce que d'aucuns prétendent en nous racontant que les femmes restent belles et intactes et qu'elles vivront encore des passions folles à soixante ans passés. Je ne vois pas la vie comme Noëlle Châtelet. Les hommes non plus d'ailleurs qui, depuis peu, se teignent les cheveux.

Tout de même, vous dépeignez les colloques de femmes comme un cauchemar. «Plus un homme debout, plus un homme qui ne soit déchiqueté, émasculé, exécuté», écrivez-vous...

P.C. Là aussi j'ai refusé de maquiller la vérité. Les femmes aiment le pouvoir, elles aiment l'exercer sans limites. C'est un fait historique: chaque fois qu'il existe des cercles féminins très forts - c'est le cas de la période courtoise et de l'époque des précieuses, au début du XVIIe siècle -, les femmes usent de leur pouvoir avec détermination et finissent d'ailleurs par s'entourer d'hommes beaucoup plus jeunes auprès desquels elles tiennent le rôle de la

maîtresse. C'est le cas de Gloria dans mon roman: cette universitaire noire américaine ne supporte plus les femmes et s'est choisi comme assistant un homosexuel qui file doux. Aux Etats-Unis, les féministes sont redoutables: elles traquent les hommes, les incendient et surtout instaurent un monde où les rapports de compétition font rage.

Entre ces quatre femmes et vous il existe une étrange complicité. Les auriez-vous connues?

P.C. D'une certaine façon oui, et c'est une drôle d'histoire. En 1990, je me suis retrouvée invitée en qualité d'écrivain par une université du Kansas. Je logeais dans une maison avec d'autres femmes. Un jour, au petit déjeuner, l'une d'elles a décidé d'achever un rat malade qui vivait là, dans la cuisine, en décrétant qu'elle accomplissait cet acte charitable pour moi, parce que je décrivais dans un de mes romans une scène insoutenable, l'histoire d'une petite fille obligée de tuer son chien. J'ai trouvé cet acte et ces propos monstrueux. Inquiétants aussi. Comment cette femme pouvait-elle confondre le sublime et l'ignoble, la littérature et la réalité, s'autoriser à tuer en vrai parce que je l'avais fait en écrivant?

Comment les autres ont-elles réagi?

P.C. Elles se sont mises à rire comme si ce geste n'était qu'une citation empruntée à mon livre. J'étais blême et me suis dit que j'étais mal traduite. Un peu plus tard, la fille de notre hôtesse est entrée et s'est mise à réclamer son animal domestique. Pour la consoler, les autres lui ont annoncé: «Ne t'inquiète pas, Paule va t'écrire un roman qui s'appellera La mort au rat.» J'ai rétorqué que c'était un pari dangereux. Voilà, j'ai tenu mon pari! Je ne sais pas comment elles vont réagir à la lecture de ce livre!

C'est long, huit ans, pour tenir un pari.

P.C. Je n'écris pas en trois coups de cuillère à pot! Mes romans réclament souvent quatre ou cinq années de gestation. Celui-ci, je n'ai pu l'écrire que par vagues successives en arrimant peu à peu la scène initiale un peu trop «allez les filles!» ou Cosmopolitan dans un grand jeu de construction en miroir.

Un grand jeu d'écho?

P.C. Si vous voulez. Chaque scène, chaque geste est joué deux fois et c'est dans ce jeu de renvoi que se trouve la profondeur de champ. Aurore, par exemple, qui est le sosie de Lola, ne voit apparaître son visage dans la glace que lorsque celui de Lola disparaît. Sans doute parce que Lola l'avait jusqu'alors empêchée d'exister. Aurore aurait été actrice plutôt qu'écrivain si Lola, son aînée qu'elle admire depuis l'enfance, n'avait déjà pris la place. De la même façon, le huis clos qui se déroule dans la maison - les quatre femmes qui dévident leur vie - trouve son reflet dans la scène extérieure que l'on découvre par la fenêtre de la cuisine. Un groupe de baptistes fête le jour de Pâques, ce moment où des femmes arrivent devant le tombeau et le trouvent... vide.

Laquelle des quatre femmes préférez-vous?

P.C. J'aime beaucoup Babette Cohen. Comme elle, je suis d'origine pied-noir et je sais que les femmes de sa génération et de son milieu sont sorties du Moyen Age. Babette est une universitaire française qui s'est volontairement exilée aux Etats-Unis. Elle aime les étudiants,

fait bien son travail, elle jardine, se maquille, espère remettre Gloria la plagiaire dans le droit chemin et croit à la vérité. De plus, son mari, qui l'a quittée la semaine précédente, lui concède qu'elle est très courageuse! Babette est la femme qui a l'impression d'avoir réussi sa vie.

Si vous aimez Babette, vous devez détester son opposée, Gloria, la menteuse, la voleuse...

P.C. Non, je l'aime beaucoup aussi, même si elle a tous les défauts et vit dans un état de guérilla permanente pour arracher à la vie, de force s'il le faut, tout ce qui ne lui a pas été donné. Elle incarne la survie plus que la conquête. Plus qu'exilée, elle est égarée. A force de se mentir à elle-même elle ne sait plus rien, même pas la couleur de sa fille.

Gloria, ne serait-ce pas Calixthe Beyala dont on sait qu'elle vous a plagiée récemment?

P.C. Ce serait difficile, je ne connais pas cette dame, mais elle est sans doute l'occasion de revenir sur une expérience qui a laissé ses traces. Gloria est noire et s'emporte contre Babette qui l'accuse de plagiat en disant: «Qui plagie qui? Ces Blancs qui copient mon Afrique? Ça ne leur a pas suffi d'avoir colonisé nos pays, maintenant ils en font des livres!» Cette réplique pourrait être signée Calixthe Beyala... Mais elle n'est pas la seule à m'avoir plagiée. Je ne veux pas entamer de poursuites. Elles ne font que profiter au plagiaire.

Pourtant, vous l'écrivez dans votre roman, un écrivain n'aime pas qu'on lui prenne ses mots...

P.C. Le plagiat, c'est une très grande histoire d'amour qui tourne mal et réclame la disparition du plagié. C'est une négation complète de l'autre, un passage de la fiction à la réalité. Comme cette histoire de rat... Ce qui me fascine, c'est de voir à quel point les livres sortis de la plume des plagiaires sont mal faits. Ils sont mal cousus, mal finis, cela saute aux yeux.

N'avez-vous jamais craint d'emprunter?

P.C. Non. Si je fais des citations, je mets des guillemets, c'est une habitude d'universitaire. Et si j'aime Emma Bovary, La princesse de Clèves et George Sand, pour ne citer que des femmes, femmes de papier ou femmes réelles, jamais je n'irais les copier.

Qu'ont-elles en commun et qui vous plaise?

P.C. J'aime leur itinéraire, leur façon de retourner la mise, de ne pas accepter leur destin, de défier ce que Beauvoir appelait l'«immanence». Oui, j'aime Emma Bovary, tellement plus complexe que le mépris du bovarysme qu'elle a engendré dans la réflexion masculine. Et la princesse de Clèves, qui se retire du monde, refuse le bonheur pour de victime se transformer en bourreau. Et George Sand qui, toute sa vie, négocia son destin d'enfant vendue puis de baronne en faisant montre d'une immense gentillesse, en s'effrayant presque de ce qu'elle osait dénoncer. Son autobiographie, Histoire de ma vie, m'a profondément bouleversée. Si j'écris, ce n'est pas pour faire un livre, faire valoir mon érudition, piller les autres ou que sais-je? ... C'est pour comprendre ce qui m'est arrivé à un moment donné. Ecrire, pour moi, c'est résoudre. J'ai rédigé mon unique essai, Un monde à l'usage des demoiselles, pour savoir comment l'on m'avait éduquée.

Et vous l'avez compris?

P.C. J'ai ressenti un bien immense en découvrant que, contrairement à ce que disait Simone de Beauvoir, le deuxième sexe est un monde fait de force, de pouvoir et de sublimation. J'aime énormément la sublimation.

Comment avez-vous été élevée?

P.C. Je reviens de très loin grâce à un très bon mariage avec un homme à l'écoute de ce que je voulais devenir. Pendant longtemps je n'ai pas été à l'école. Ma mère s'occupait elle-même de l'éducation de ses enfants. La première fois que j'ai vu une cour de récréation, j'avais onze ans. Ensuite, mes parents m'ont envoyée dans des pensions religieuses très snobs où sévissaient des religieuses habillées comme sous Louis XIV. Bref, j'ai reçu une éducation qui fit de moi une parfaite inadaptée. Heureusement, j'ai vécu aussi chez mes grands-parents. Le grand amour de ma vie, c'est ma grand-mère... Il n'est pas de jour, bien qu'elle soit morte depuis trente ans, où je ne pense à elle.

Quelle genre de grand-mère était-elle? Modeste? Aventureuse? Colérique?

P.C. Pour moi, elle a nommé chaque arbre, chaque plante. Elle m'a nommé le monde entier, m'a enseigné à respirer l'odeur de l'air, à dire renoncule dorée plutôt que bouton-d'or. J'aimais jusqu'à la texture de sa peau. Ma devise d'enfant était «Tout ou rien». J'étais en quête d'un amour total, exclusif, que personne ne pouvait m'accorder. Alors, je me méfiais et j'agissais en conséquence. J'avais si peu confiance dans mon entourage qu'après avoir vu Blanche-Neige à quatre ou cinq ans, je faisais goûter par ma mère ce qu'elle me donnait à manger. Elle, ma grand-mère, m'appelait son «adorée». Je l'évoque ainsi que mon grand-père et leur propriété dans mon roman, *Propriété privée*. Plus qu'un roman, c'est un livre-coffret, un tombeau empreint de nostalgie sentimentale où chaque détail, le moindre meuble, le moindre tissu, est vrai! Enfin... j'ai survécu à ma vie, fait des études, intégré l'université, élevé deux enfants. Comme toutes les femmes de ma génération, il a fallu m'affranchir d'une montagne d'interdits. Nous ne luttons pas pour l'épanouissement à l'époque, mais contre l'aliénation.

Dans votre précédent roman, vous évoquez la vie cruelle d'une petite fille sous les tropiques. Vous avez écrit aussi *La fille du Gouvernator* pour comprendre votre vie?

P.C. Oui, mon père, lorsque j'étais enfant, me terrorisait. Alors que nous vivions sous les tropiques dans des conditions précaires et éprouvantes, il nous disait que c'était un honneur, qu'il fallait se mettre au service des autres, savoir se mortifier. J'ai vécu mon enfance en proie à une immense culpabilité et c'est en écrivant ce livre où je décris toutes mes peurs d'enfant que je me suis délivrée du cauchemar.

Quelle est la part d'autobiographie dans vos romans?

P.C. Toute fiction se nourrit d'expérience en même temps qu'elle invente. Je vais vous raconter une anecdote. Après avoir écrit *La fille du Gouvernator*, je suis retournée sur les lieux du crime, à Cayenne. Pendant trois jours, sous le ciel bleu, je n'ai rien retrouvé de ce que j'avais évoqué. Aurais-je tout inventé? Et puis, la pluie tombe, les témoins de l'époque se font connaître. Suis-je enfin rassurée? Non, pas du tout, au contraire, je suis catastrophée: je n'ai rien inventé. Ce rapport ambigu que l'écrivain entretient avec la réalité est reconduit dans ses rapports à sa famille.

C'est-à-dire?

P.C. Il est terrible pour une famille de compter un écrivain dans ses rangs. Soit il est considéré comme un appareil enregistreur qui révèle des secrets de famille et leur donne un sens erroné. Soit comme un affabulateur. Je sais ce que c'est d'être parent et donc, consciemment ou non, d'être mis en accusation simplement parce que toute histoire commence avec des parents que l'on veut rapporter à son destin et qui ne veulent appartenir qu'au leur. La vérité, c'est qu'à partir du moment où j'écris mon roman familial, je l'invente. Forcément. Et lorsqu'il est achevé, j'accorde beaucoup plus de réalité à ce que j'ai écrit qu'à ce que j'ai vécu. Tout est littérature dans ma vie!

Est-ce que cela veut dire qu'il n'y a que la littérature dans votre vie?

P.C. Non, cela veut dire que les choses écrites prennent corps. C'est un peu comme dans le film de Woody Allen, Harry dans tous ses états: les personnages sortent du livre et sonnent à la porte de l'auteur. C'est l'histoire de mon mariage aussi: j'ai rencontré mon mari parce que Suzanne Allen, écrivain féministe, avait narré dans l'un de ses livres l'épisode d'un mari parti en goquette sur la Côte d'Azur et qui avait omis de rapporter à sa femme, comme elle le lui avait demandé, un beau bouquet de fleurs séchées. Aussitôt, j'ai acheté un bouquet d'immortelles et l'ai envoyé accompagné d'un mot à Suzanne Allen! Elle m'a invitée à venir la voir et, de fil en aiguille, j'ai rencontré Auguste.

Quelle histoire!

P.C. Oui! un vrai roman, comme disent les enfants. Ceci dit, la littérature est une drôle de contrée. Ecrire est abêtissant.

Créer rend bête? C'est original comme idée...

P.C. Dans un roman, vous passez votre temps à donner, à donner. C'est destructeur. Intellectuellement, émotionnellement. Tout l'inverse de l'essai, qui rend intelligent...

Pourquoi donc écrivez-vous, si c'est destructeur?

P.C. Parce que le malaise de vivre est plus grand encore que le malaise d'écrire à un moment donné. Et puis les contraintes que l'on se donne en écrivant sont excitantes. Prenez ce roman: quatre femmes sont réunies dans une maison durant quelques heures. Où poser la caméra? Où mettre la lumière, le geste? Je me suis inspirée de trois films: Intérieurs de Woody Allen, une histoire de gros chagrins entre sœurs dans une atmosphère vert pâle d'aquarium, Sonate d'automne d'Ingmar Bergman et Le déclin de l'empire américain de Denys Arcand, un film qui faisait parler pour la première fois les femmes telles qu'elles sont: gloussantes, ricanantes, ordurières... Au-delà de la construction d'un huis clos et d'une atmosphère, j'ai voulu donner à entendre ce parler de femmes entre elles, montrer comment ces intellectuelles qui manipulent la pensée se mettent à crier, gémir, jurer et batailler lorsqu'elles sont réunies. Leurs conversations ne relèvent pas de la joute oratoire ni du dialogue de boudoir. C'est d'abord un registre sonore dont l'intensité varie du cri aux larmes.

Votre livre aurait pu s'appeler Cris et chuchotements au Kansas, non?

P.C. C'est drôle ce que vous dites! Si le titre de Bergman n'avait pas été pris, je l'aurais choisi. Je me souviens de mon père me disant dans mon adolescence: «Pense toujours, lorsque tu fais ou dis quelque chose, que tu es jugée par un mess de sous-officiers.» S'il savait comment la compagnie des femmes juge les hommes, comment elles se conduisent lorsqu'elles sont entre elles! C'est sans doute pour cela qu'on demanda longtemps aux dames de garder le silence.

Lorsque vous évoquez votre père, c'est comme si la statue du Commandeur se dressait d'un coup...

P.C. C'est pour lui sans doute que je me suis mise à écrire. Pour compter à ses yeux. Parce qu'un jour, comme je lui montrais devant une large assemblée une dictée où je devais avoir fait une vingtaine de fautes, il lança: «Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle ne sera jamais Françoise Sagan!» Après avoir lu *La fille du Gouverneur*, où il est question très clairement de lui, il m'a simplement dit: «J'ai un reproche à te faire, tu n'es pas allée assez loin.» Aujourd'hui encore, il a le dernier mot.

Pourtant, en regardant votre premier roman, on a le sentiment que votre écriture s'est épurée, libérée depuis...

P.C. Pour moi, l'écriture est comme une grossesse, je me sens responsable de tout. Du pied qui se forme, du visage qui apparaît, des ongles qui se dessinent. Heureusement, les choses vous échappent un peu! J'ai appris à dissocier la conscience aiguë que j'ai de tout et le fait d'être responsable. Avec *White spirit*, j'ai décidé que je n'avais plus besoin de lire des livres de spécialistes pour décrire une bananeraie. Pire, je me suis dit que j'avais le droit d'inventer et j'ai commencé à m'amuser. Qui sait? Peut-être suis-je une comique ?

Une comique à qui profite «le crime, le cri, l'écrit», pour reprendre une citation de Jean-Claude Lavié que vous placez dans votre livre...

P.C. J'aimerais qu'au grand soir tous mes personnages se placent autour de moi et m'applaudissent, car même les mauvaises créatures ne reprochent pas à leur auteur de les avoir créées et c'est toute la supériorité de l'écrivain sur Dieu.

Catherine Argand